

Le *Commentaire* de Servius à l'*Énéide* : éclectisme ou encyclopédisme ?

Emmanuelle Jeunet-Mancy

Université de Franche-Comté, ISTA (EA 4011)

Le *Commentaire* de Servius aux poèmes virgiliens est l'une des principales œuvres qui nous ait été transmise d'un auteur, ou plus précisément d'un *grammaticus*, qui a officié à Rome probablement au début du V^e s. de notre ère. De ce *grammaticus* nous ne savons presque rien, si ce n'est qu'il fréquentait les païens lettrés de son époque ; il est en effet l'un des personnages présents au banquet des *Saturnales*, imaginé par Macrobe, et il y tient le rôle de spécialiste de Virgile et donc de défenseur de la culture traditionnelle, menacée alors par les chrétiens d'un côté et par les barbares de l'autre.

Magister urbis Romae, ainsi que le présente le Pseudo-Acron dans sa scolie aux *Satires* d'Horace¹, Servius est par son métier même versé dans les sciences et les savoirs les plus variés. Le genre du commentaire, fruit d'une longue tradition exégétique, lui permet également d'aborder des sujets très divers, touchant aussi bien à la forme qu'au fond de l'œuvre étudiée. Mais si, par nature, les scolies qui composent le commentaire ont nécessairement des thèmes multiples, peut-on pour autant considérer qu'elles s'inscrivent dans un cadre encyclopédique ? L'exégèse servienne ne mérite-t-elle pas davantage le qualificatif d'éclectique ?

Il faut dans un premier temps s'intéresser au contenu même du commentaire : qu'est-ce qui a retenu l'attention de Servius dans l'œuvre virgilienne ? Nous limiterons cette étude au commentaire du chant VI de l'*Énéide*, dont l'importance dans l'épopée – il en est la clé de voûte et recèle des thèmes philosophiques et historiques essentiels – permet de penser qu'il a donné lieu à des scolies représentatives de l'ensemble du commentaire servien. Après avoir souligné le caractère hétérogène, voire éclectique, de ces scolies, il faudra observer si leur organisation obéit à un système qui pourrait s'apparenter à celui auquel on peut s'attendre dans un ouvrage encyclopédique. Enfin, en redonnant au terme « encyclopédie » son sens étymologique, on se demandera si le *Commentaire* de Servius ne relève pas à proprement parler d'une tentative d'« enseignement global ».

1. *Ad Sat.* 1, 9, 76 ; Holtz, qui renvoie au Pseudo-Acron, précise que « O. Keller met le mot *urbis* entre crochets, sans motif très raisonnable. » (Holtz 1981, 223).

I. Éclectisme des scolies

Le commentaire est un genre très codifié ; même si Servius dit, dans sa préface, vouloir renoncer à certains passages obligés qui lui semblent superflus, notamment la justification de l'ordre des livres qui composent l'épopée, il expose le plan qu'il va suivre, reflet d'une tradition exégétique qui trouve sa source dans les commentaires alexandrins des œuvres homériques :

*in exponendis auctoribus haec consideranda sunt : poetae uita, titulus operis, qualitas carminis, scribentis intentio, numerus librorum, ordo librorum, explanatio*².

La partie essentielle du commentaire est bien celle que cite le grammairien en dernier lieu : l'*explanatio* ou *enarratio*, c'est-à-dire l'explication en elle-même. Puisque les scolies suivent l'ordre du texte étudié et l'explicitent parfois mot après mot, on ne saurait s'étonner de leur hétérogénéité ni de l'absence de lien entre elles. Le commentaire ne peut, de par sa nature même, prendre l'apparence d'un ouvrage encyclopédique, dans lequel les matières traitées seraient classées de manière systématique et raisonnée.

Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à s'intéresser à quelques-unes de ces scolies ; on ne pourra bien sûr pas dresser une liste exhaustive des différents sujets abordés par le grammairien, mais on peut cependant s'en faire une idée en étudiant quelques gloses parmi les plus représentatives. Le chant VI de l'*Énéide* a une forte connotation philosophico-religieuse et l'on retrouve, sans surprise, cette connotation dans le commentaire où certains vers ont servi de prétexte à des digressions souvent néoplatoniciennes, laissant voir l'influence de ce courant de pensée sur le grammairien ; mais Servius explique le plus souvent le texte virgilien de manière brève et précise, explicitant le sens d'un mot en passant par son étymologie ou par l'emploi d'un synonyme, soulignant le caractère poétique de telle ou telle tournure afin d'en défendre l'usage chez ses étudiants ou lecteurs, qui ne devaient pas se permettre une telle licence. Le commentaire s'intéresse ainsi autant à la forme qu'au fond, les scolies permettant non seulement de mieux comprendre l'épopée et plus largement de mieux connaître la civilisation latine, mais aussi d'acquérir les fondements linguistiques et parfois rhétoriques qui feront des élèves du *grammaticus* des Romains cultivés, des honnêtes hommes.

Parmi les scolies ayant pour thème le fonctionnement de la langue latine et pour objectif de montrer son bon usage, on peut considérer celle qui glose les vers VI, 103-104 et plus précisément l'expression *non ulla laborum, o uirgo*³ :

*"O" licet sit naturaliter breuis in Latinis sermonibus, apud Virgilium tamen pro longa habetur, ut hoc loco "uirgo", item alibi : « quis te magne Cato tacitum ». Exceptis "ego", ut « ast ego quae diuum », "duo", ut : « si duo praeterea », "scio", ut : « nunc scio quid sit amor », et "nescio", ut : « nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos ». Apud alios "o" nisi in Graecis nominibus non producit, quod et nunc sequi debemus. Dicunt tamen quidam quod "o" tunc producit in nominatiuo, quando et in genetiuo producta fuerit. Quod falsum est, nam et Virgilius produxit "uirgo" cum "uirginis" faciat, et Lucanus "Cato" corripuit, ut : « nos, Cato, da ueniam », cum "Catonis" faciat. Item "luno" cum producat Virgilius, Staius tamen corripuit*⁴.

2. « Quand on étudie les auteurs, voici à quoi il faut s'intéresser : la vie du poète, le titre de l'œuvre, la qualité de la poésie, l'intention de l'écrivain, le nombre des livres, leur ordre, leur explication. » (Servius, Thilo & Hagen 1961, 1, 1). Toutes les traductions de sources sont personnelles.
3. « parmi ces épreuves, ô vierge, aucune... ».
4. « Bien que par nature, le o soit bref en latin, il est cependant considéré comme une longue chez Virgile, comme ici dans *uirgo* (« vierge »), mais aussi ailleurs : *quis te magne Cato tacitum* (« toi le grand Caton, qui <pourrait te passer> sous silence ? »). Font exception : *ego* (« moi-même »), comme dans *ast ego quae*

Le grammairien ne se contente pas d'exposer la norme ; il propose ce qu'on pourrait appeler une sorte de linguistique comparée, en puisant ses exemples chez les *auctores* qui servent de références dans les classes. Il montre ainsi que les textes littéraires ne fournissent pas nécessairement les modèles pour un bon usage de la langue courante et il distingue ce que l'on peut lire de ce que l'on doit dire ou écrire. Dans ce type de scolies, Servius joue à plein son rôle de *magister* et son commentaire s'apparente alors essentiellement à un manuel scolaire. De même quand le grammairien s'attache à éclaircir le sens d'un mot en passant par son étymologie. L'étymologie était une science plutôt fragile dans l'Antiquité et les grammairiens, au premier rang desquels Varron, s'intéressaient moins à l'explication morphologique d'un mot qu'à sa justification sémantique. Ainsi, les étymologies que l'on retrouve dans le commentaire servien peuvent souvent être mises en doute d'un point de vue formel, mais on ne doit pas perdre de vue que pour les anciens, le hasard n'existait pas et que si deux mots semblaient pouvoir être rapprochés parce que le sens de l'un éclairait celui de l'autre, ils devaient alors l'être, même si ces deux termes se trouvaient avoir des origines distinctes. J. Collart analyse ce phénomène chez Varron :

Sa science étymologique pêche par une erreur de base : le désir de trouver, envers et contre tout, un rapport de convenance entre signe et chose signifiée⁵.

C'est notamment le cas pour *sepultus* dans la scolie au vers VI, 424 ou pour *funus* dans la scolie au vers VI, 224 :

SEPVLTTO : dormiente sine pulsu, id est sine motu⁶.

FACEM : de fune, ut Varro dicit : unde et funus dictum est⁷.

On peut aussi classer dans la catégorie des explications formelles celles qui consistent à donner toutes les acceptions que peut prendre un mot, comme dans la scolie au vers VI, 325 :

INOPS INHVMATAQVE TVRBA EST : duo dicit, id est nec legitimam sepulturam habet, neque imaginariam. Inopem enim dicit sine pulueris iactu – nam "ops" terra est – id est sine terra, sine humatione. Vult autem ostendere tantum ualere inanem, quantum plenam sepulturam, nam et Deiphobi umbra transueta est, cui Aeneas cenotaphium fecit, ut : « tunc egomet tumulum Rhoeteo in litore inanem constitui ». Bene autem sepultos, id est fletos – nam sine fletu sepultura non est, unde legimus « inhumata infletaque turba » – facit supradicta flumina transire, quibus luctus nomen imposuit. "Centum" autem "annos" ideo dicit, quia hi sunt legitimi uitae humanae, quibus completis potest anima transire ripas, id est ad locum purgationis uenire, ut redeat rursus in corpora. Sane sciendum quia, cum terram dicimus, haec ops facit ; si nympham dicamus, haec Opis ; si diuitias, hae opes numero tantum plurali⁸.

diuum (« mais moi qui, <reine> des dieux »), *duo* (« deux »), comme dans : *si duo praeterea* (« en outre, si [...] deux »), *scio* (« je sais »), comme dans : *nunc scio quid sit amor* (« maintenant je sais ce qu'est l'amour »), et *nescio* (« je ne sais pas »), comme dans : *nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos* (« je ne sais quel œil jette un sort à mes tendres agneaux »). Chez d'autres, le *o* n'est allongé que dans les noms grecs et c'est la règle que nous devons suivre encore aujourd'hui. Certains disent cependant que le *o* est allongé au nominatif quand il a été allongé aussi au génitif. Mais c'est faux, car Virgile a allongé *uirgo* alors que cela fait *uirginis* et Lucain a abrégé *Cato* (« Caton »), comme dans : *nos, Cato, da ueniam* (« nous, Caton, pardonne-nous »), alors que cela fait *Catonis*. De même, alors que Virgile allonge *Iuno* (« Junon »), Stace l'a pourtant abrégé. »

5. Collart 1954, 279.

6. « ENSEVELI : dormant *sine pulsu*, c'est-à-dire sans mouvement. »

7. « TORCHE : à base d'étoupe (*funis*), comme le dit Varron : c'est de là que vient aussi *funus* (« funérailles »). »

8. « C'EST UNE FOULE PRIVÉE DE TOUT ET SANS SÉPULTURE : il dit deux choses : c'est une foule qui ne possède pas de sépulture, ni réelle, ni supposée. En effet, quand il la dit *inops* (« dénuée de »), c'est qu'elle

Ici cependant, Servius dépasse le cadre de la simple remarque lexicale ; s'il propose différents sens pour le nom *ops*, c'est en complément d'une notice qui est davantage religieuse et philosophique que purement grammaticale. L'explication sémantique passe au second plan ; elle vient appuyer l'éclaircissement d'un fait de civilisation : le grammairien souligne l'importance que possède le tombeau ou le cénotaphe dans les croyances et pratiques religieuses. Servius s'intéresse de très près aux rites funéraires dans son commentaire au livre VI et on parvient à reconstituer les différentes étapes de ces rites en réunissant plusieurs de ces scolies⁹. Ce serait donc au lecteur d'organiser lui-même les scolies pour qu'elles forment une somme cohérente d'explications sur tel ou tel point ; nous reviendrons sur le mode de fonctionnement et par suite d'utilisation du commentaire.

Nombreuses sont les scolies où le grammairien exploite le texte de Virgile à des fins philosophiques le plus souvent, où l'épopée est davantage perçue comme un prétexte à des digressions plus ou moins savantes, faisant revivre auprès d'un public qui en est féru, la civilisation romaine traditionnelle. Chrétiens et barbares sont en effet sur le point de transformer cette civilisation, non pas en la réduisant à néant, mais au contraire en l'assimilant pour mieux la dominer. Servius apparaît donc comme l'un des derniers tenants de valeurs désormais en danger et son commentaire, comme la clé d'un monde bientôt révolu. D'où l'importance des scolies à caractère philosophique, religieux ou historique. La plus longue est celle qui commente le vers VI, 724 ; Servius y établit le caractère divin et donc éternel de l'âme, par opposition au corps, qui apparaît à la fois comme le lieu d'emprisonnement de l'âme, selon l'image platonicienne très répandue, mais aussi comme un lieu de corruption, qui justifie la nécessaire purification de l'âme après la mort du corps, si elle veut espérer revenir vers son lieu originel, la sphère divine, au-delà de la sphère des fixes. L'ensemble des scolies qui traitent de l'âme traite souvent parallèlement de l'organisation de l'univers, afin d'expliquer son parcours de Dieu jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'à Dieu ; les propos de Servius peuvent alors être rapprochés de ceux de Porphyre, dont on peut se demander s'il l'a lu directement ou s'il en a pris connaissance à travers des commentaires, notamment les *Quaestiones Vergilianae* de Marius Victorinus. On peut examiner à ce propos la scolie au vers VI, 439 où il est question des neuf cercles formés par le Styx :

*NOVIES STYX INTERFVSA : quia qui altius de mundi ratione quaesierunt, dicunt intra nouem hos mundi circulos inclusas esse uirtutes, in quibus et iracundiae sunt et cupiditates, de quibus tristitia nascitur, id est Styx. Vnde dicit nouem esse circulos Stygis, quae inferos cingit, id est terram, ut diximus supra, nam dicunt alias esse purgatiores extra hos circulos potestates*¹⁰.

n'a reçu aucun jet de poussière – car *ops* a le sens de terre – c'est-à-dire qu'elle a été privée de terre, qu'elle n'a pas été inhumée. Il veut montrer qu'une sépulture vide a autant de valeur qu'une pleine. De fait l'ombre de Déiphobe a aussi été transportée de l'autre côté, lui pour qui Énée avait érigé un cénotaphe, comme on le voit ici : *tunc egomet tumulum Rhoeteo in litore inanem constitui* (« alors j'ai moi-même élevé un tertre vide sur le rivage de Rhétée »). Quant à ceux qui ont été enterrés, c'est-à-dire qui ont été pleurés – car il n'y a pas de sépulture sans pleurs et c'est pourquoi on lit : *inhumata infletaque turba* (« foule qui n'a reçu ni sépulture ni pleurs ») – il a raison de leur faire traverser les fleuves dont on a parlé plus haut et auxquels on a donné le nom signifiant "lamentation". Et il dit *centum annos* (« pendant cent ans »), parce que ce nombre est celui de la durée réelle d'une vie humaine et qu'à leur terme, l'âme peut passer sur l'autre rive, c'est-à-dire arriver au lieu de la purification, afin de retourner à nouveau dans un corps. Il faut savoir en tout cas que lorsque nous parlons de la terre, c'est *haec ops*, si nous désignons la nymphe, c'est *haec Opis* et si nous désignons les richesses, c'est *hae opes*, toujours au pluriel. »

9. *Ad Aen.* VI, 152 ; 177 ; 216 ; 218 ; 219 ; 222 ; 224 ; 225 ; 226 ; 228 ; 229 ; 325 ; 366 ; 420 ; 741 et 861.

10. « LE STYX AUX NEUF REPLIS : parce que ceux qui ont le plus réfléchi sur l'organisation du monde disent qu'à l'intérieur de ces neuf cercles sont enfermés les traits de caractère, parmi lesquels les penchants à la colère et les désirs qui engendrent la tristesse, c'est-à-dire le Styx. Voilà pourquoi il dit que le Styx a neuf cercles et qu'il entoure les Enfers, c'est-à-dire la terre, comme nous l'avons dit plus haut, car au-delà de ces cercles, il y a, dit-on, d'autres facultés, qui sont plus pures. »

Servius assimile les neuf replis du Styx aux neuf cercles qui entourent la terre, à savoir les cercles des sept planètes et deux autres cercles qu'il ne nomme pas¹¹, mais dans lesquels il est permis de reconnaître la sphère des fixes et le Premier Mobile. Les Enfers ne seraient donc que la vie sur terre, dans un corps. De même, les scolies à caractère mythologique, très nombreuses elles aussi dans le commentaire au chant VI, tant Énée rencontre de créatures fabuleuses dans sa descente aux Enfers en compagnie de la Sibylle, ne sont pas uniquement des notices narratives, racontant tel ou tel épisode légendaire. Le plus souvent, le scoliaste cherche à en tirer profit, comme c'est le cas quand il commente le vers VI, 136 :

LATET ARBORE OPACA AVREVS: licet de hoc ramo hi qui de sacris Proserpinae scripsisse dicuntur, quiddam esse mysticum adfirmant, publica tamen opinio hoc habet. Orestes post occisum regem Thoantem in regione Taurica cum sorore Iphigenia, ut supra diximus, fugit et Dianae simulacrum inde sublatum haud longe ab Aricia collocauit. In huius templo post mutatum ritum sacrificiorum fuit arbor quaedam, de qua infringi ramum non licebat. Dabatur autem fugitiuis potestas, ut si quis exinde ramum potuisset auferre, monomachia cum fugituo templi sacerdote dimicaret, nam fugitiuus illic erat sacerdos ad priscae imaginem fugae. Dimicandi autem dabatur facultas quasi ad pristini sacrificii reparationem. Nunc ergo istum inde sumpsit colorem. Ramus enim necesse erat ut et unius causa esset interitus: unde et statim mortem subiungit Miseni; et ad sacra Proserpinae aliter accedere nisi sublato ramo non poterat. Inferos autem subire hoc dicit, sacra celebrare Proserpinae. De reditu autem animae hoc est: nouimus Pythagoram Samium uitam humanam diuisisse in modum Y litterae, scilicet quod prima aetas incerta sit, quippe quae adhuc se nec uitis nec uirtutibus dedit: biuium autem Y litterae a iuuentute incipere, quo tempore homines aut uitia, id est partem sinistram, aut uirtutes, id est dexteram partem sequuntur; unde ait Persius: « traducit trepidas ramosa in compita mentes ». Ergo per ramum uirtutes dicit esse sectandas, qui est Y litterae imitatio: quem ideo in siluis dicit latere, quia re uera in huius uitae confusione et maiore parte uitiorum uirtus et integritas latet. Alii dicunt ideo ramo aureo inferos peti, quod diuitiis facile mortales intereunt. Tiberianus: « aurum, quo pretio reserantur limina Ditis »¹².

Après avoir raconté comment était né le *rex nemorensis* dans le sanctuaire de Diane à Aricie, il s'engage sur un terrain nettement philosophique et présente le rameau d'or qu'Énée doit offrir à Proserpine comme la représentation concrète du *biuium* pythagoricien. Chaque

11. Cf. *ad Aen.* VI, 127.

12. « DANS UN ARBRE TOUFFU EST CACHÉ <UN RAMEAU> D'OR: bien que ceux qui, dit-on, ont écrit sur les mystères de Proserpine affirment, à propos de ce rameau, qu'il est lié à quelque rite secret, voici cependant ce qui est admis dans l'opinion commune: Oreste, après avoir tué le roi Thoas de Tauride, avec l'aide de sa sœur Iphigénie, comme nous l'avons dit plus haut, prit la fuite et déposa non loin d'Aricie la statue de Diane qu'il avait dérobée en Tauride. Dans son temple, après le changement des rituels sacrificiels, il y eut un arbre dont il n'était pas permis de briser un rameau. On donnait cependant aux esclaves fugitifs qui auraient pu détacher un rameau, l'occasion d'affronter en combat singulier le prêtre du temple, lui-même esclave fugitif, car le prêtre y était un esclave fugitif pour symboliser la fuite d'autrefois. On donnait la possibilité de combattre comme pour renouveler le sacrifice ancien. Voilà donc d'où Virgile a tiré la coloration de son récit. En effet, le rameau était inévitablement cause de la mort d'un homme, c'est pourquoi s'ensuit immédiatement après la mort de Misène; et c'est pourquoi il était impossible d'accéder aux mystères de Proserpine sans avoir cueilli le rameau. *Inferos subire* (« descendre aux Enfers ») veut donc dire « célébrer les mystères de Proserpine ». Quant au retour de l'âme, voici ce qu'il en est: nous savons que Pythagore de Samos a divisé la vie humaine à la façon de la lettre Y; si le premier âge, qui ne s'est dédié jusque-là ni aux vices ni aux vertus, est encore incertain, la séparation en deux branches de la lettre Y commence avec la jeunesse, période à laquelle les hommes prennent soit la voie du vice, c'est-à-dire la branche de gauche, soit la voie de la vertu, c'est-à-dire la branche de droite; d'où ce que dit Pers: *traducit trepidas ramosa in compita mentes* (« conduit les esprits agités à la croisée des chemins »). Ainsi, avec le rameau qui imite la lettre Y, il dit que ce sont les vertus que l'on doit rechercher et s'il dit que le rameau est caché dans la forêt, c'est qu'en vérité la vertu et l'honnêteté sont cachées dans le désordre de notre vie, en grande partie livrée aux vices. D'autres disent que si on gagne les Enfers avec un rameau d'or, c'est que la richesse aide les mortels à mourir. Tiberianus: *aurum, quo pretio reserantur limina Ditis* (« or, précieuse valeur qui fait s'ouvrir les portes de Dis »).

existence prend la forme de la *littera Pythagorae* : au sortir de l'enfance, l'homme est confronté à un choix, il se trouve à la bifurcation entre la voie du bien et celle du mal. Quand on sait l'influence des doctrines pythagoriciennes dans le platonisme tardif et l'influence que ce dernier a pu avoir chez le grammairien, une telle interprétation du rameau d'or et plus généralement des mystères de Proserpine ne paraît pas étonnante.

Ainsi, malgré l'éclectisme inévitable des scolies qui se doivent, de manière pragmatique, de traiter de tous les sujets abordés dans l'œuvre commentée et d'expliquer les différents faits de langue rencontrés au cours du texte, on peut percevoir dans l'ouvrage de Servius certains fils conducteurs, celui du néoplatonisme notamment.

II. Mode de fonctionnement, mode de lecture du *Commentaire*

Quand on qualifie un ouvrage d'encyclopédique, c'est non seulement parce qu'il aborde des sujets nombreux et variés, non seulement parce qu'il possède des vertus pédagogiques, toutes choses que l'on peut retrouver dans le commentaire servien – on vient de le voir et on y reviendra –, mais aussi parce que les connaissances contenues dans cet ouvrage ont été classées, organisées de manière méthodique et systématique. La question qui se pose à présent est donc bien de savoir si le commentaire servien obéit à une telle logique de fonctionnement.

Le genre même de l'ouvrage entraîne une première contrainte : les scolies suivent l'ordre du texte commenté, mot après mot, vers après vers et ne sont donc pas regroupées en fonction des thèmes qu'elles développent. Si elles représentent une véritable somme encyclopédique, ce n'est qu'après avoir été classées et réorganisées par le lecteur, qui peut seul avoir une vision synthétique d'un ensemble dont la nature est précisément d'être analytique. C'est ainsi que le commentaire de Servius a servi de fondement ou pour le moins de source importante à des ouvrages qui peuvent davantage être perçus comme des encyclopédies, qu'ils soient antiques ou modernes. Au premier rang d'entre eux, il faut certainement placer les *Étymologies* d'Isidore de Séville ; J. Fontaine rappelle que Servius occupait une place de choix dans la bibliothèque d'Isidore :

Dans la mesure où les *Origines* s'inspirent souvent à la lettre du texte de Servius, on peut penser que le commentaire servien fut l'un des ouvrages de prédilection du Sévillan. [...] Ainsi a-t-il fini par devenir un peu un autre Servius, à la ressemblance de ce "bon universitaire qui n'eut d'esprit de parti qu'au service de la vérité"¹³.

Les connaissances en culture classique transmises par le commentaire servien, fût-il éminemment païen, ne pouvaient être ignorées par l'encyclopédiste chrétien. La notoriété du grammairien dans les siècles qui ont suivi la parution de ses scolies ne s'explique pas seulement par l'intérêt qu'on pouvait encore avoir pour Virgile dans les écoles médiévales. Si le texte du commentaire a tant été copié, partout en Europe, c'est aussi parce qu'il pouvait servir de référence, de source dans la constitution d'ouvrages généralistes, comme celui d'Isidore, ou spécialisés. Les recueils de *fabulae* édités sous le nom de Premier, Deuxième et Troisième Mythographe du Vatican en sont également un exemple. Même si on doit les considérer davantage comme des compilations scolaires que comme des ouvrages encyclopédiques, ils donnent à lire un ensemble assez complet de légendes permettant de mieux comprendre les textes classiques dans lesquels elles ont été racontées. Parlant du Premier Mythographe, N. Zorzetti et J. Berlioz précisent :

13. Fontaine 1959, II, 804-805.

Il faut bien souligner que notre mythographe ne disposait d'aucune encyclopédie générale, ni d'aucun manuel présentant systématiquement la mythologie antique. La seule œuvre latine de cette nature qui nous est parvenue, les *Fabulae* d'Hygin, notre compilateur ne la connaissait point¹⁴.

Dans ce premier recueil, quatre-vingt-onze mythes sont directement extraits du commentaire de Servius, qui représente la principale source du compilateur¹⁵. Il semble par conséquent suppléer à cette absence de dictionnaire mythologique antique. Des auteurs modernes ont également fait de Servius l'une de leurs références essentielles ; c'est le cas de Daremberg et Saglio, rédacteurs au XIX^e s. du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*. Nombre de leurs notices sont constituées à partir d'apports serviens, dans le domaine religieux notamment, et le *Commentaire* apparaît encore, sinon comme une véritable encyclopédie, pour le moins comme le fondement valable d'un ouvrage encyclopédique.

Mais si les éclectiques scolies de Servius ont un contenu qu'on peut, semble-t-il, qualifier d'encyclopédique, leur regroupement est facilité par certains concepts opératoires systématiques mis en place par le grammairien et qui permettent, au-delà de l'inévitable morcellement du texte, de reconstituer des fils conducteurs guidant la lecture de Virgile et du *Commentaire*. Parmi ces concepts opératoires, il faut mentionner le système de citations et de renvois qui induit une lecture non plus nécessairement linéaire, mais bel et bien globale, de l'*Énéide* comme des scolies. Servius se réfère ainsi deux cent cinquante-trois fois à l'œuvre virgilienne quand il glose le chant VI : il cite cent vingt-quatre fois l'épopée, dont quatre-vingt-quatorze fois le seul livre VI. Ces citations rendent toute leur cohérence au texte de Virgile, fragmenté par les scolies. S'il renvoie à l'œuvre qu'il commente, le grammairien renvoie aussi beaucoup à son propre commentaire ; en employant de manière récurrente l'expression *ut supra diximus* (« comme nous l'avons dit plus haut »), il place tout au long de ses scolies des sortes de signets qui là aussi redonnent une certaine cohérence à l'exégèse.

L'emploi de cette formule à la première personne du pluriel appelle plusieurs remarques : la première est qu'il va certainement de pair avec la diffusion du *codex* ; à partir du IV^e s., il remplace en effet le contraignant *uolumen*, qu'il fallait dérouler au fil de la lecture, ce qui rendait malaisé tout retour en arrière. Grâce au *codex*, le commentaire prend l'aspect de notre livre moderne et peut donc être feuilleté facilement ; le lecteur peut y rechercher ce qui l'intéresse plus particulièrement et faire son propre tri dans le champ des informations qui sont portées à sa connaissance. La seconde remarque que l'on est amené à faire concerne un aspect du commentaire que nous avons jusqu'ici délibérément passé sous silence, celui de l'existence d'un texte parallèle au texte serviens, plus développé que lui et que l'on a transmis sous le nom de Servius Danielis, puisque son premier éditeur, en 1600, était l'orléanais Pierre Daniel. Dans ce commentaire élargi, dont l'origine reste obscure mais qui paraît plus tardif que le commentaire originel et pourrait bien être le fruit d'une compilation médiévale, on trouve une expression assez proche du *ut supra diximus*, mais cette fois sous une forme impersonnelle : *sicut dictum est*. Cette autre formule joue le même rôle que celle utilisée par Servius, elle pose des jalons dans le commentaire et lui confère son unité ; la tournure impersonnelle permet cependant de distinguer les deux textes et souligne probablement le fait que, contrairement à certaines des hypothèses qui avaient pu être avancées¹⁶,

14. Zorzetti & Berlioz 1995, XXXV.

15. *Ibid.*, XXXII.

16. Pierre Daniel a le premier avancé que le texte qu'il publiait était en fait le texte originel, véritable et complet de Servius.

le Servius Danielis ne peut être considéré comme le *Ur-Servius* et que Servius ne peut être l'auteur de ces scolies supplémentaires.

Le mode de fonctionnement et de lecture du commentaire, celui de Servius comme du Servius Danielis, n'a pas été prévu pour être autonome, indépendant de l'œuvre virgilienne qu'il a pour but d'expliquer. L'idée que ce commentaire pourrait constituer une véritable encyclopédie du savoir antique est une idée qui ne peut naître qu'*a posteriori* et il ne semble pas avoir été dans les intentions de l'auteur de proposer un tel type d'ouvrage. Si les poèmes de Virgile lui servent bien souvent de prétexte à faire montre de son érudition ou à faire des digressions qui servent plus la connaissance de la civilisation antique que celle du texte commenté, il faut cependant se garder de prêter à Servius une ambition qu'il n'avait peut-être pas en rédigeant ses scolies. En revanche, le succès rencontré par le commentaire auprès du milieu païen et cultivé du V^e s., comme auprès des chrétiens qui continueront à copier le texte et à le transmettre, comme plus tard auprès des lecteurs de la Renaissance, montre que l'on a toujours vu dans les scolies serviennes plus qu'un simple manuel scolaire et que l'on a reconnu en elles un indispensable instrument pédagogique, rendant accessible la culture classique.

III. Un enseignement global

Laissons de côté la présentation du commentaire, qui ne peut définitivement être celle d'une encyclopédie, et intéressons-nous à nouveau à son contenu et également à ce que les auteurs latins eux-mêmes pouvaient considérer comme un savoir encyclopédique. Quand Quintilien¹⁷ parle de *ἑγκύκλιος παιδεία*, il désigne par là un enseignement global, une éducation complète qui réunirait l'ensemble des savoirs et des sciences que doit posséder un jeune Romain. Quintilien s'en fait un ardent défenseur, ce qui fait dire à J. Cousin :

La cause qu'il plaide était, en vérité, doublement importante : il s'agissait en effet de soutenir les grammairiens – ou plutôt les *grammatici* – contre les rhéteurs et surtout contre les philosophes, et de faire l'apologie de la culture contre les spécialistes¹⁸.

Le commentaire servien semble mettre en pratique ce que Quintilien avait théorisé quatre siècles plus tôt. Ouvrage aux vertus pédagogiques et didactiques, il apporte précisément à ses lecteurs cet ensemble de connaissances nécessaires à une parfaite éducation. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que Servius est avant tout un *grammaticus*, c'est-à-dire qu'il exerce le métier d'enseignant du secondaire, après le *magister ludi* et avant le *rhetor*. S'il a pu être considéré comme un défenseur des valeurs traditionnelles par les païens qu'il fréquentait, parmi lesquels figure vraisemblablement Macrobe, mais aussi peut-être Symmaque ou Prétextat, autres invités du banquet des *Saturnales*, il n'en reste pas moins un professeur dont le rôle est d'apprendre à ses élèves le fonctionnement de la langue à travers l'étude des grands auteurs classiques. À ce titre, son commentaire s'inscrit tout à fait dans l'esprit de l'encyclopédisme décrit par M. Armisen-Marchetti :

Il ne signale pas l'ambition de couvrir la totalité du savoir humain, mais s'applique à un ouvrage de culture générale, aux deux sens de cette notion : aussi bien la culture, tant personnelle que scolaire, qui fait l'honnête homme, que la somme des connaissances de base dont l'élève ou l'étudiant doit être pourvu afin d'aborder des études plus spécialisées et exigeantes comme la philosophie¹⁹.

17. *Institution oratoire* I, 10, 1.

18. Cousin 1975, 38.

19. Armisen-Marchetti 2001, XLIV.

Mais puisque Servius est avant tout un *grammaticus*, son œuvre est moins ambitieuse que celle de certains de ses contemporains, comme Macrobe, ou d’auteurs plus tardifs, comme Martianus Capella, Cassiodore ou Isidore de Séville.

De fait, bien que le commentaire soit aussi éclectique qu’on a essayé de la montrer, il n’illustre pas pleinement – loin s’en faut – le système du *triuuium* et du *quadriuium*, cet idéal pédagogique né dans l’Antiquité et fondement de toute éducation au Moyen Âge. La grammaire ne représente que la première des sept *artes*, ainsi que le rappelle J.-Y. Guillaumin dans son introduction au livre VII des *Noces de Philologie et Mercure* :

La grammaire, première à être étudiée parmi les sept sciences, est en effet le “tronc commun” indispensable dans la mesure où elle aborde l’étude du langage en même temps que celle de la poésie (*litteratura* est la transcription latine du mot grec γραμματική)²⁰.

Matière essentielle, la grammaire, au sens antique – et donc plus large qu’aujourd’hui – du terme, n’en est pas moins que l’un des piliers de l’enseignement. En outre, les scolies ne peuvent traiter d’un sujet que de manière relativement brève, sous peine de ne plus avoir suffisamment de rapport avec le texte commenté ; l’éclectisme, qui fait la richesse de l’enseignement du *grammaticus*, le condamne aussi à une certaine superficialité, qui contredit l’idée d’encyclopédisme. La nécessité pour l’enseignant d’expliquer une œuvre de la façon la plus exhaustive possible le conduit certes à proposer un commentaire très complet, mais plutôt quantitativement que qualitativement.

Si le commentaire de Servius n’entre pas en concurrence avec des œuvres comme le *Commentaire au songe de Scipion*, qui a pu également être perçu comme un ouvrage encyclopédique, c’est qu’il est d’abord un manuel scolaire et que, même si Macrobe a commenté Cicéron en pensant à son fils, les contraintes pédagogiques ne sont pas les mêmes pour lui que pour le grammairien, qui doit respecter les codes de la tradition exégétique et les méthodes en usage dans l’enseignement secondaire²¹. Servius doit adapter son propos à son public, *a priori* scolaire. La somme d’informations qu’il lui transmet fait de son commentaire un ouvrage sinon encyclopédique, du moins vulgarisateur. Il arrive à Servius d’aborder des thèmes qui peuvent faire partie du *quadriuium* médiéval, ainsi l’astronomie, qui tient une place de choix dans le commentaire au chant VI de l’*Énéide*. Mais quand il aborde ce thème, le *grammaticus* va moins loin que son contemporain Macrobe et se limite bien souvent à énoncer des faits sans chercher à les expliquer plus en détail. On peut se faire une idée de la différence de traitement qui existe pour un même sujet entre le *Commentaire à l’Énéide* et le *Commentaire au songe de Scipion* en prenant un exemple particulier, celui de la position de la terre dans l’univers. Pour Servius, elle est *omnium circularum infima*²², c’est-à-dire qu’elle occupe « la position la plus basse au milieu de tous les cercles », mais elle est aussi sphérique et au centre de l’univers ; il utilise alors les termes grecs de σφαιροειδής²³ et de κέντρον²⁴, pour donner à sa scolie une connota-

20. Guillaumin 2003, LV.

21. M. Armisen-Marchetti souligne cette liberté sur le fond comme sur la forme dont peut jouir Macrobe, qui édite un commentaire philosophique et non grammatical : « Quant à la conduite même du commentaire, elle est considérablement moins figée qu’elle ne l’était chez les grammairiens. On ne procède plus mot à mot, mais par unités plus larges : phrase par phrase, voire portion de texte par portion de texte, cela n’interdisant pas, bien entendu de s’attarder sur un terme précis si on le juge utile. [...] Même souplesse quant à la matière même du commentaire. Les remarques formelles, philologiques ou historiques à la manière des grammairiens, sont certes exclues, sauf exception. Mais pour le reste, le commentateur dispose d’une liberté quasi infinie. » (Armisen-Marchetti 2001, XXIII-XXIV).

22. *Ad Aen.* VI, 127.

23. *Ad Aen.* VI, 532.

24. *Ad Aen.* VI, 127.

tion plus scientifique ou pour souligner l'origine grecque des théories qu'il présente. Pour justifier ses propos, Servius ne se réfère à aucun auteur particulier, mais aux *chorographi* et aux *geometrae*²⁵ en général, et pour expliquer la forme et la position de la terre, il reste assez vague : elle serait maintenue en équilibre par l'eau et l'air²⁶. Là où Servius traite de manière superficielle et parcellaire de ce sujet, en l'évoquant dans des scolies différentes, Macrobe y consacre tout un développement²⁷ ; on retrouve les explications avancées par le grammairien, mais elles sont nettement précisées. Ainsi concernant ce maintien en équilibre de la terre :

*Hanc spissus aer et terreno frigori propior quam solis calori stupore spiraminis densioris undiqueuersum fulcit et continet (...)*²⁸.

Le grammairien simplifie le contenu scientifique de ses remarques, comme ailleurs leur contenu philosophique. On peut imaginer qu'un lecteur de son commentaire pourrait se reporter à des ouvrages plus spécialisés après avoir été initié à différentes sciences grâce aux scolies, ici l'astronomie.

Véritable propédeutique préparant à des études plus approfondies, le *Commentaire* de Servius réalise à son niveau un programme d'enseignement global. J. Fontaine fait l'éloge de « l'ouverture d'esprit de Servius, <de> ses curiosités très vastes qui, bien avant Isidore, tendaient à faire du grammairien un encyclopédiste en miniature²⁹ » et c'est peut-être effectivement le point de vue qu'il faudrait adopter.

Le *Commentaire*, aux allures de bric-à-brac, est trop éclectique, superficiel et décousu pour pouvoir être aujourd'hui qualifié d'encyclopédique ; mais modestement, il contribue certainement à l'encyclopédisme, sans pour autant réaliser totalement cet idéal d'éducation antique, puis médiéval.

25. *Ad Aen.* VI, 532.

26. Cf. *ad Aen.* VI, 532 : (...) *secundum chorographos et geometras, qui dicunt terram esse σφαιροειδή esse, quae aqua et aere sustentatur.* [« (...) suivant les chorographes et les géomètres qui disent que la terre, maintenue en équilibre par l'eau et l'air, est sphérique. »]

27. Cf. *Commentaire au songe de Scipion I*, 22, 1-7.

28. *Ibid.* I, 22, 7 : « Un air compact, plus proche du froid de la terre que de la chaleur du soleil la soutient et la maintient de tous côtés, par l'inertie d'un souffle d'une assez grande densité (...). »

29. Fontaine 1959, II, 574.

Bibliographie

Auteurs anciens

- MACROBE (Armisen-Marchetti 2001), *Commentaire au songe de Scipion*, livre I, M. Armisen-Marchetti (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- MACROBE (Armisen-Marchetti 2003), *Commentaire au songe de Scipion*, livre II, M. Armisen-Marchetti (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- MARTIANUS CAPELLA (Guillaumin 2003), *Les Noces de Philologie et Mercure*, livre VII, *L'arithmétique*, J.-Y. Guillaumin (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- Premier Mythographe du Vatican* (Zorzetti & Berlioz 1995), N. Zorzetti (éd.) et J. Berlioz (trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- PSEUDO-ACRON (Keller 1902-1904), *Scholia in Horatium vetustiora*, O. Keller (éd.), Leipzig, Teubner, 2 vol.
- QUINTILIEN (Cousin 1975), *Institution oratoire*, livre I, J. Cousin (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- SERVIUS (Thilo & Hagen 1961), *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii Carmina Commentarii*, G. Thilo et H. Hagen (éd.), Hildesheim, Olms, 3 vol. (1^{re} éd. 1881, 1884 et 1887, Leipzig, Teubner).

Études

- COLLART J. (1954), *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres.
- FONTAINE J. (1959), *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études Augustiniennes, 3 vol.
- HOLTZ L. (1981), *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle) et édition critique*, Paris, CNRS.

